

Le culte, plus essentiel que la culture?

VIRUS Le festival Antigél l'a fait: donner des spectacles dans des églises, histoire de contourner la priorité qu'a depuis des mois le cultuel sur le culturel. A l'heure où le Conseil fédéral doit valider ou écarter la possible ouverture des lieux de création, la question divise

LUCAS VUILLEUMIER, PROTESTINFO
@LucasVuilleumier

A la fin février, le festival Antigél, manifestation genevoise célébrant les arts vivants dans une multitude de salles et de communes du canton, a eu lieu malgré la pandémie. Grâce à un certain nombre d'idées ingénieuses et audacieuses, il a été possible de contourner l'interdiction de donner des spectacles en public, et ce, notamment grâce à la collaboration des paroisses protestante et catholique de Satigny et de Bernex. Une idée qui, tout d'abord, rappelait les anciennes éditions d'Antigel, comme le souligne son codirecteur Eric Linder: «Chaque année, il y a des concerts dans des églises, ce qui, pour nous, est donc d'abord une normalité.»

Mais cette collaboration évoque aussi le récent appel lancé – sans succès – au sein de l'Eglise évangélique réformée du canton de Vaud (EERV). Autorisées, comme dans la majorité des cantons, à ouvrir leurs cultes à 50 fidèles, certaines églises protestantes avaient songé à manifester leur solidarité avec le milieu de la culture, qui souffre depuis le début de la première vague de coronavirus. «L'idée était venue de quelques paroisses qui s'étaient notamment félicitées du nombre de personnes réunies lors des cultes réalisés en mode virtuel, explique Jean-Baptiste Lipp, pasteur et conseiller synodal de l'EERV. Certaines fois, ces derniers avaient rassemblé plus de monde que les cultes en présentiel d'avant la pandémie, ce qui pouvait justifier de proposer de ne pas rouvrir les lieux de culte, en soutien au monde culturel.»

Ne pas opposer

La religion a-t-elle vraiment été considérée, ces derniers mois, comme plus «essentielle» que la culture? Pour le pasteur Blaise Menu, modérateur de la Compagnie des pasteurs et des diacres de Genève, le Conseil fédéral n'a pas fait un choix: la liberté de conscience et de croyance présente dans la Constitution l'exigeait. «Quand on parle de discrimination à l'encontre de la culture, on dit que l'Etat ferait un choix dis-



Rodolphe Burger en concert à l'église de Bernex, dans le cadre du festival Antigél, le 25 février dernier. (CYRIL PERRÉGAUX)

criminant sur la base d'une sorte de préférence pour le cultuel et le religieux, mais la référence n'apparaît uniquement juridique. S'il y avait les mêmes insistance constitutionnelles autour de ce qui pourrait être une liberté culturelle, ce milieu aurait ouvert en même temps.»

Une vision partagée par Myriam Sintado, comédienne qui siège depuis peu au Conseil du consistoire de l'Eglise protestante de Genève: «Je crois qu'il ne faut pas opposer les deux milieux. Cette priorité constitutionnelle n'est pas un privilège en soi. Il y a eu des réactions violentes du milieu culturel contre le milieu religieux. Et je peux comprendre ce sentiment d'injustice.» Pour celle qui évolue entre les deux milieux,

il n'y aurait «pas d'échelle de valeurs entre la foi et l'amour de l'art. Nous avons besoin de nous nourrir spirituellement, que ce soit en partageant un moment d'imaginaire ou de prière. Pour moi, le spirituel se situe des deux côtés.»

«Il est clair que l'ouverture des églises avant les théâtres et salles de concert nous a questionnés», avoue Eric Linder, qui constate autour de lui que le besoin de culture, comme celui d'exercer sa religion, peut manquer atrocement à ceux que la culture anime. «Il n'est pas innocent que certains concerts soient comparés à des messes par les journalistes dans leurs critiques. Ni non plus qu'on parle de communion entre les artistes et leur public. Le besoin

d'art, comme le besoin de spiritualité, peut être viscéral.»

Mission divine

Pour le sociologue des religions Jörg Stolz, le Conseil fédéral «a fait un choix plutôt conservateur, car la religion, il y a cinquante ans, aurait été préférée d'emblée à la culture». Selon lui, «notre société sécularisée aurait tendance, aujourd'hui, à penser la religion comme une branche culturelle comme une autre. Mais le religieux permet l'intégration à un groupe, l'accession à une identité, les clés pour une interprétation du monde dans son ensemble, ce que l'on trouve assez rarement dans une activité culturelle spécifique.»

Se félicitant de la petite mani-

pulation d'Antigel, le sociologue de la culture Olivier Moeschler va encore plus loin: «Le festival a été pile dans le rôle du milieu de l'art, qui doit être celui d'un empêcheur de tourner en rond. La fonction de la culture est de détourner, voire de casser les règles. Toutefois, le côté un peu bouffon du roi de la culture n'est peut-être pas meilleur conseil pour un moment de crise.» Selon lui, les autorités ont fait un choix significatif pour la population: «La religion, plus que la culture, peut donner des réponses de fond, notamment sur le sens de la vie. Et il n'était pas envisageable de cesser complètement les cultes lors d'enterrements durant cette pandémie. N'oublions pas que la consolation

et le réconfort ne sont pas vraiment l'apanage de la culture, qui est plutôt dans une critique sociale qui suppose une mise à distance par rapport au reste des institutions étatiques.»

Dimension communautaire

Faut-il dès lors s'étonner que les ministres de l'Eglise réformée vaudoise n'aient pas davantage revendiqué leur essentialité, au lieu de se mettre au même niveau que la culture? Si le théologien Michel Kocher, également directeur de Médias-pro (département chargé de la gestion des médias pour les Eglises réformées de Suisse romande), avoue être désolé pour le

«Nous avons besoin de nous nourrir spirituellement, que ce soit en partageant un moment d'imaginaire ou de prière»

MYRIAM SINTADO, COMÉDIENNE ET MEMBRE DU CONSEIL DU CONSISTOIRE DE L'ÉGLISE PROTESTANTE DE GENÈVE

monde de la culture, la comparaison est pour lui toutefois impossible: «Il n'y a pas de liberté de culture. Ce qui justifie ce choix politique, c'est que culture et religion ne peuvent être mises sur le même plan. La religion a une dimension communautaire et sacramentelle qu'on ne retrouve pas dans la culture. Et que la culture ne revendique pas.»

Et d'ajouter que, s'il y a essentialité, elle est peut-être avant tout à chercher dans le message à transmettre: «Historiquement, les Eglises reçoivent leur mission de Dieu. C'est là qu'elles vont chercher leur légitimité. Celles qui se voient privilégiées ont peut-être un peu perdu leur lien avec la mission reçue... Du point de vue spirituel, qu'un pasteur puisse se mettre sur le même plan qu'un directeur de théâtre, cela questionne.»

«6 x confiné·e·s» ou nos monstres intérieurs

SÉRIES TV Canal+ dévoile cette semaine une série de courts métrages décalés qui racontent le premier confinement, et ce qu'il révèle de nos travers. Derrière la caméra, six cinéastes en herbe dont Marina Rollman

VIRGINIE NUSSBAUM
@Virginie_Nb

Le projet a beau avoir été dévoilé comme un bonus surprise par Canal+ fin février, on peut dire qu'on s'y attendait: ce n'était qu'une question de temps avant que le confinement ne soit (re)mis à l'écran – après *Home-made*, courts métrages réalisés à domicile et produits pour Netflix, ou *Social Distance*, série d'anthologie qui suit, par webcams interposées, le quotidien d'anonymes en quarantaine. L'arrivée de *6 x confiné·e·s*, vendue comme «six visions du confinement» signés d'autant de réalisateurs et réalisatrices (pour la plupart débutants) dont notre

Marina Rollman nationale, nous laissait... partagés: alors qu'une troisième vague nous pend au nez, avait-on vraiment encore envie de regarder des comédiens s'écharper sur le canapé, faire un levain maison ou un chien tête en bas sur leur tapis de yoga?

Après visionnement des six courts métrages d'une vingtaine de minutes chacun, diffusés lundi soir et disponibles sur la plateforme MyCanal, on est d'emblée rassuré: de salutations au soleil, il n'est pas question – ou alors seulement quelques secondes, pratiquées par un Vincent Kassel en slip et soufflant comme une bête. Dans *Scorpex*, signé du réalisateur de clip *So Me*, l'acteur incarne un DJ quinquagénaire qui enchaîne les *live streams* surexcités depuis sa garçonnière, un gigantesque appartement. Le temps du confinement, il y héberge Felix, aspirant *beatmaker* dont il pique allègrement les sons, et sa copine. Les deux

générations cohabitent mais ne se comprennent pas, l'une protri et anti-livraisons à domicile, l'autre accroché à sa gloire passée (et à sa femme de ménage qui, c'est un scandale, refuse de venir récupérer ses assiettes).

Lapin dépecé

Cocasse et décalé, le récit sert de fond pour interroger la masculinité, la mise en scène de soi, la solitude. C'est le fil rouge des cinq autres volets de la série (par ailleurs totalement hétéroclites): partir du huis clos pour raconter autre chose, nos contradictions, nos bons et moins bons fonds, notre intérieur qui se révèle... en intérieur. Selon les mots d'Elias Belkeddar, producteur de la série: «Nous voulions voir jusqu'où chacun peut aller pour échapper à son néant. A quoi ressemble le monstre en chacun de nous?»

Dans *L'Art de vivre*, par Antoine de Bary (*Mes jours de*

gloire), il a des airs de bourgeois égocentrique. Celui qui sommeille chez cette mère (Marie Bunel) et ses deux grands enfants, confinés ensemble dans leur maison de campagne cossue. Ils visent une retraite peinarde mais doivent composer avec l'arrivée d'un inconnu, qui s'incruste dans leur jardin après une panne. Une fable sur les privilèges et l'hypocrisie, avec son grain d'absurde, dont un lapin qu'on dépèce à même la terrasse...

La photographe Alice Moitié raconte elle aussi un retour aux sources mais cette fois par le prisme du trauma – personnel et social. Lorsque Mélanie (Ludvine Sagnier), *it-girl* parisienne, rejoint ses parents et sa sœur dans le pavillon où elle a grandi, elle apprend avoir subi des abus en tant qu'enfant. Problème: elle ne s'en souvient plus. Sujet d'actualité brûlant, le film interroge, crûment mais intelligemment, le statut de victime: peut-on le

brandir, le cultiver? S'en servir pour combler un vide?

Jeux coquins

Si, contexte oblige, *6 x confiné·e·s* donne principalement dans la fresque familiale, ailleurs les bandits sont de sortie. *Le Casse du siècle* part d'une donnée réelle: la baisse du taux de criminalité pendant le confinement. Ou comment la pandémie oblige une bande de voyous peu dégourdis (loin des financiers du film éponyme) à se recycler... dans l'extraction de dents en or. Pour se la jouer *Casa de Papel*, tous portent un nom de ville (Marrakech ou Tripoli), tout en arborant un look claquettes-chaussettes. Malgré les ressorts comiques, façon *Tour Montparnasse infernale*, la sauce peine à prendre.

On reste bien plus scotchés devant *Gina*, de Marina Rollman, qui réalise ici son deuxième court métrage. Gina, c'est le nom d'une vieille dame du genre diva qui convainc le soignant de son mari

de lui tenir compagnie pour le week-end – moyennant rémunération. Une compagnie qui pourrait bien englober des jeux coquins et la prise de poudre blanche...

Visage bien connu des Romands, Alexandre Kominek joue à merveille le jeune loup devenu nou-nours de cette senior fantasque. «Mes grands-mères n'ont pas l'âge de mon héroïne mais pas loin. Je les ai vues se recroqueviller sur elles-mêmes, être seules, ne pas pouvoir être touchées. J'avais envie de faire vivre à des femmes d'un certain âge la joie, la rigolade, la galéjade», expliquait la réalisatrice sur France Inter. Ode comique et festive à la volupté, le film renverse les rapports de séduction, de pouvoir et d'âge, qui semblent ne plus avoir aucune prise dans cet univers parallèle, décomplexé. Le confinement comme une grande machine à laver. ■

6 x confiné·e·s, six courts métrages de 20 minutes, en ligne sur MyCanal.